

Introduction

Denis BERTRAND
& Jacques FONTANILLE

Longtemps la sémiotique du discours a ignoré le temps. Par principe, par sagesse ou par impuissance ? Le problème de la temporalité se situe pourtant au cœur de la question que Paul Ricœur adresse à la sémiotique narrative dès les années 80. Celle-ci, pour analyser le récit, décide d'« éliminer l'histoire au profit de la structure »¹ et s'attache à dégager, dans l'immanence des formes, les contraintes achroniques qui régissent l'universalité des phénomènes narratifs. On se débarrassait alors du temps « réel » comme une des variétés de l'impression référentielle et on reconnaissait au temps « verbalisé » la responsabilité de cette impression en le rangeant, avec l'espace et les personnages, au niveau superficiel des formes figuratives du discours.

La question lancinante du temps ne manquait pas cependant de faire surface chez certains chercheurs. J.-Cl. Coquet par exemple, par référence à la phénoménologie de l'expérience sensible, proposait de distinguer le temps chronique, mesurable et objectif d'un côté et le temps linguistique, non mesurable et subjectif de l'autre, modulant le présent de la présence². Cl. Zilberberg s'était pour sa part étonné du dédain de sa discipline à l'égard du temps, « donnée hautement constituante »³, et cherchait à articuler dans la tension intime de toute catégorie signifiante les régimes élémentaires de la temporalité. Et l'interrogation continue de la sémiotique sur ses prémisses, ses méthodes et ses enjeux a conduit enfin à aborder pour la première fois de manière frontale, au cours d'un séminaire qui a duré deux ans⁴, le problème des relations entre temps et discours. Ce sont les résultats de cette recherche qui sont ici présentés.

L'hypothèse directrice et la visée de ce livre consistent à dégager et à valider le lieu sémiotique d'une approche de la temporalité, entre les modèles philosophiques – depuis les apories célèbres d'Augustin – et le cadrage des descriptions linguistiques, largement centrées sur les temps verbaux. La tenue de ces deux perspectives simultanées permet de situer l'originalité d'une sémiotique temporelle : un espace de découverte de propriétés, de phénomènes, de figures et de régimes temporels que les disciplines « propriétaires » du temps ne font pas toujours apparaître.

Epistémologie, théorie et méthode

Du point de vue des sciences du langage, la question du temps se pose d'abord pratiquement en termes de catégories d'analyse. Mais ces catégories de l'analyse supposent pourtant, en raison du principe de pertinence, d'une part que le statut de l'objet à analyser soit précisé, et d'autre part que les limites de ce même objet soient posées. Les « représentations » linguistiques et sémiotiques du temps sont donc nécessairement engagées dans chacune de ces décisions, et on ne peut, de ce fait même, échapper à la mise en regard de ces représentations, propres à un champ « disciplinaire », avec d'autres représentations.

C'est la raison pour laquelle ce livre adopte globalement la perspective d'une confrontation entre représentations du temps et pour commencer, dans son titre même, celle d'une réfutation de la représentation la plus commune, telle qu'elle est en général véhiculée, explicitement ou implicitement, dans les présentations traditionnelles ou vulgarisées du temps linguistique. La « flèche du temps », en effet, est une représentation issue de l'expérience quotidienne, et d'un certain aspect seulement de cette expérience. Or, projetée sur d'autres expériences et d'autres usages, elle ne peut que nourrir

¹ P. Ricœur, *Temps et récit. 2. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984, p. 63.

² J.-Cl. Coquet, « Temporalité et phénoménologie du langage », *La quête du sens*, Paris, P.U.F., « Formes sémiotiques », 1997, pp. 81-103.

³ C. Zilberberg, entrée « Temporalisation » in A. J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, T. 2, Paris, Hachette, 1986, pp. 233.

⁴ Séminaire intersémiotique de Paris, IUF-EHESS, années 2002-2003 et 2003-2004, dirigé par J. Fontanille, D. Bertrand, J.-F. Bordron et Cl. Zilberberg.

l'incompréhension et entretenir un véritable « aveuglement » temporel. Les trois tomes de Paul Ricœur, *Temps et Récit*, ont montré à l'envi non seulement la complexité des représentations temporelles, notamment dans l'histoire de la philosophie, mais aussi et surtout que ces différentes conceptions du temps comportent des éléments et des positions incompatibles (ce que Ricœur appelle les « apories temporelles »). Dès lors, le passage de l'une à l'autre, les transitions et les mélanges éventuels, imposent des procédures particulièrement ardues, mais dont les pratiques et productions culturelles, et en particulier les pratiques narratives, offrent maints exemples réussis.

Postuler l'homogénéité du temps, se réfugier dans une représentation unique et transcendante, ce serait en somme s'interdire toute possibilité d'explorer la créativité culturelle en matière de figures et de régimes temporels. Sans prétendre résumer la problématique élaborée par Paul Ricœur, nous commencerons donc par en rappeler l'une des grandes tendances, le clivage majeur entre deux grands régimes temporels dans l'histoire de la pensée.

Temps de l'existence et temps de l'expérience

Une première distinction, entre « temps de l'existence » et « temps de l'expérience », dont l'horizon est de nature ontologique, pourrait, à titre d'hypothèse, être considérée comme le fondement épistémologique d'une sémiotique du temps.

Au-delà des divergences entre les différentes conceptions, le temps apparaît en quelque sorte comme ce qui permet aux hommes d'appréhender le devenir des choses du monde et de faire face au changement. La plupart des représentations du temps (notamment chez les pré-socratiques, Augustin et Heidegger) en font le sous-produit d'un *débrayage ontologique* : dans l'être, en effet, on ne trouve ni temps ni changement ; dans l'existence, on vit dans le changement, et on invente donc le temps pour y faire face ; d'un autre point de vue, le temps serait la première substance disponible pour des signifiants élémentaires : ce serait en somme, avec la quantité (notamment chez les pré-socratiques), le premier signe discriminant de l'existence (vs l'inexistence).

Dans la perspective d'une philosophie de l'être, qu'elle soit une cosmogonie métaphysique ou une herméneutique ontologique, vivre dans le temps c'est être échu, déchu, jeté, en proie au monde en devenir : c'est une « chute » de l'éternité (Augustin), une « échéance » de l'existence (Heidegger), une aliénation à la deixis (Husserl), une condamnation au changement (Parménide). L'éternité et l'être sont du côté de l'inengendré, de l'un, du non-quantifiable. L'existence, étant engendrée, est dans le devenir, dans le changement, dans le nombre, et donc dans le temps. Sous le régime de l'existence, le temps n'apparaît pas comme le présupposé ultime de toute intuition (comme c'est le cas chez Kant), mais comme une des dimensions mythiques de la déchéance ontologique, dans les récits (y compris philosophiques) de fondation cosmogonique, religieuse ou existentielle. Quand on commence par dissocier l'*être* et l'*existence*, il faut faire appel aux régimes temporels « distensifs » pour justifier le dégagement de l'*existence* à partir de l'*être*. En somme, on n'a besoin du temps comme dimension autonome et explicative que parce qu'on a dissocié le changement et le système, le devenir et la structure.

L'alternative résidera par conséquent dans un refus de ce *débrayage ontologique* : une autre conception du procès, reposant sur la *constance* et la *transition* (ce qui ne varie pas dans la variation, ce qui ne s'interrompt jamais dans le changement) est alors envisageable : jamais le devenir et le changement ne rompent le lien avec leur horizon ontologique ; s'il y a structure ou système, ce ne peut être que la structure du changement et le système des transitions, de sorte que la constance apparaisse comme une propriété du changement lui-même. Les régimes temporels « transitionnels » excluent par conséquent une philosophie de l'être, pour lui substituer une phénoménologie de l'*expérience* objective. Il n'y aurait donc pas de lien privilégié entre le temps et l'expérience, comme le voudrait Ricœur, mais au contraire un régime temporel spécifique pour l'expérience, comme il y en a un pour l'existence.

Rien, en effet, dans la notion d'expérience, ne justifie un amalgame automatique avec la dimension temporelle : l'expérience est toujours et dans tous les cas un *rapport direct* avec le monde, ce qui en fait à la fois le prix et le risque (on peut se rappeler ici que l'*experimentum* est un *risque*, voire un *danger*). L'expérience est un processus créateur d'objets de valeur de type cognitif et affectif (des connaissances, des souvenirs, des compétences, des routines, des empreintes, etc.). Mais ce processus de création et d'acquisition se caractérise principalement par l'*immédiateté* de la relation aux objets, aux situations, au monde en général ; il s'agit d'*éprouver* les choses, dit *Le Robert*, et

toutes les variantes en diachronie le confirment : *faire l'essai de, tenter et risquer*, c'est, entre autres et d'abord, comme Montaigne l'a montré, se confronter directement aux choses et aux faits.

C'est pourquoi on peut définir l'expérience comme production et acquisition de valeurs *grâce à l'immédiateté de la relation au monde*. En d'autres termes, l'immédiateté est la *valence* qui garantit la valeur des productions et acquisitions de l'expérience. L'immédiateté ne s'oppose pas à la disjonction, mais, plus fondamentalement, à la jonction, au principe même selon lequel les sujets et les objets étant dissociés, leur relation ne peut être que de conjonction ou de disjonction ; l'immédiateté (vs la médiation) est de l'ordre de la *présence* (présence au monde, en l'occurrence).

En bref, le choix d'un régime temporel est la manifestation formelle d'une certaine conception de l'« être-au-monde ». Le temps de l'existence est le temps du monde et du mouvement, et résulte d'une projection existentielle dans le procès ; il implique donc un *débrayage ontologique* et des médiations existentielles. Le temps de l'expérience est celui de la perception sensible, et de la présence immédiate au monde ; il implique donc un *embrayage ontologique*. Cette alternative peut être résumée dans le tableau suivant :

<i>RÉGIME ONTOLOGIQUE</i>	<i>EXISTENCE</i>	<i>EXPÉRIENCE</i>
OPÉRATION FONDATRICE	<i>Débrayage</i>	<i>Embrayage</i>
DOMINANTE PRÉDICATIVE	<i>Jonction</i>	<i>Présence</i>
ENONCÉS TYPIQUES	<i>Existence / Inexistence</i>	<i>Apparition / Disparition</i>
VALENCE	<i>Médiation</i>	<i>Immédiateté</i>
DOMAINES	<i>Être, faire,</i> <i>Faits, causes et effets</i>	<i>Éprouver, vivre</i> <i>Sensibles, phénomènes</i>

Ces deux « régimes » fondent une sémiotique du temps sous deux conditions complémentaires : en premier lieu, comme on peut le constater aisément, il n'existe pas de situation ou de sémiotique-objet qui soit purement « expérientielle » ou purement « existentielle » ; il n'y a que quelques systèmes philosophiques exclusifs ou quelques discours spéculatifs esthétisants qui s'efforcent de « purifier » l'appréhension du temps d'un côté ou de l'autre. Par conséquent, la sémiotique du temps devra considérer non pas l'opposition entre ces deux régimes, mais les tensions et les variations de tension entre l'un et l'autre.

En second lieu, selon les équilibres observés, une syntaxe élémentaire (des proto-prédicats des énonciations temporelles) peut être envisagée, et elle comporterait deux opérations inverses : l'une, sous la domination de l'expérience temporelle, conduirait à la reconstitution de l'existence et dégagerait ainsi un « plan du contenu ». L'autre, sous la domination de l'existence temporelle, conduirait à une expérience sensible et ferait ainsi la place d'un « plan de l'expression ».

A titre d'exemple, on peut invoquer une des plus célèbres « figures » utilisées par les philosophes du temps, notamment Platon, dans sa réflexion sur la mémoire, à savoir l'« empreinte ». L'*empreinte* compose (i) une face d'expérience au présent : une inscription sur un support, et une possible superposition entre la trace et l'image de la cause passée ; et (ii) une face d'existence au passé : la trace conduit par hypothèse, inférence ou mémoire, à une action, à un geste, à un ou plusieurs acteurs, et plus largement à un parcours narratif et figuratif.

L'*occasion* est une autre figure du temps, et elle compose elle aussi (i) une face d'expérience, comprenant la perception des interactions et intersections actuelles entre une pluralité de parcours, et la saisie immédiate de leur coïncidence avec la position d'observation, et (ii) une face d'existence : la capacité stratégique à reconfigurer immédiatement le parcours de l'observateur pour le rendre cohérent avec les intersections actuelles, ou, inversement, à exploiter une situation pour l'insérer dans un programme ou un projet.

La première hypothèse qui préside à cet ouvrage repose en somme sur la généralisation de la proposition de Paul Ricœur : pour lui, en effet, le récit, historique ou littéraire, a le pouvoir de résoudre les apories philosophiques du temps puisqu'il permet d'en configurer et d'en refigurer l'expérience ; pour nous, c'est la sémiose elle-même, grâce à la réunion d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, qui aura le pouvoir de synthétiser les régimes temporels, et de dépasser leur hétérogénéité et leurs incompatibilités.

Le réseau conceptuel de l'analyse du temps

Nous pouvons maintenant en venir au réseau conceptuel qui nourrit les analyses temporelles, et qu'on retrouve aussi bien dans les systèmes philosophiques, dans les analyses linguistiques, que dans les approches anthropologiques et culturelles. On peut distinguer à cet égard :

- 1) Les formes de la saisie du procès : aspects, modalités, segmentation ;
 - 2) Les opérations énonciatives : embrayage et débrayage, mais aussi, plus spécifiquement, l'engagement énonciatif dans le procès et les stratégies cognitives de l'observateur ;
 - 3) Les valences d'intensité et d'extension, notamment sous la forme du tempo, de l'accent et de la modulation rythmique ;
 - 4) Les structures narratives des programmes, notamment les variations de tension entre programmes et contre-programmes ;
 - 5) Les passions, qui apparaissent comme les formes dominantes de la temporalisation du discours.
- Par exemple, quand Augustin déploie sa conception du temps, il exploite au moins quatre de ces dimensions de l'analyse. Puisque le temps est un *inexistant*, un *absent*, il lui faut définir des « ersatz de présence » temporelle qui, à travers la seule saisie possible du présent du futur, du présent du passé et du présent du présent, seront en fait des *simulacres* passionnels et cognitifs. Augustin distingue donc successivement :

- a- Trois *mouvements de l'âme* : la prospection et l'anticipation, la rétrospection et la réminiscence, la concomitance et la contention.
- b- Trois modes pathémico-cognitifs : l'*attente*, le *souvenir*, l'*attention*.
- c- Trois types d'« images » temporelles, produites par les « choses qui passent », et qui « impressionnent » l'esprit, pour y laisser des « images qui ne passent pas », dont il découle trois types d'images psychiques, définies comme des *signes* : des *prédictions* ou « *images anticipantes* » pour la prévision, qui actualise l'*attente* ; des *empreintes* ou « *images vestigiales* » pour la narration, qui actualise le *souvenir* ; des *perceptions* ou « *images présentes* » pour la vision, qui actualise l'*attention*.
- d- Trois types énonciatifs : la *prévision* pour l'*attente*, la *narration* pour le *souvenir*, la *vision* pour le présent.

Le raisonnement peut alors être globalement reconstitué : (i) face à l'inexistence des formes temporelles, et sous l'effet des *mouvements de l'âme* qu'elle induit, (ii) le sujet éprouve certaines *passions* prototypiques, qui constituent en quelque sorte sa « compétence temporelle » et (iii) lui permettent d'adopter des *positions d'énonciation*, et d'accomplir des *actes de langage* dans des discours spécifiques où (iv) il manipule alors les formes temporelles comme des *signes*. Appliqué au cas du « futur », cette construction se décline ainsi : (i) en état de *prospection* (mouvement de l'âme), (ii) le sujet de l'expérience éprouve l'*attente* (passion temporelle), sur laquelle (iii) se fonde son effort de *prévision* (acte de langage), par lequel (iv) il manipule des *images anticipantes* (figure-signe).

Autre exemple, rencontré chez Heidegger, qui exploite lui aussi quatre dimensions du réseau conceptuel de l'analyse temporelle. Sa conception est organisée autour de la configuration du Souci, qui comporte en effet quatre motifs distincts :

- a- Les *prédicats de base* (le motif *ontologique* et *déictique* : être / étant / être-là).
- b- Les *prédicats secondaires* (le motif *modal* : être / pouvoir être). L'*être-là* est de l'ordre du potentiel en devenir, du *pouvoir-être* (cette modalité est une des définitions possibles du futur en général).
- c- Les déterminations du procès (le motif *aspectuel* : l'inchoatif et le prospectif dominant). Le rapport entre l'être et l'être-là est un « être-en-avant-de-soi », un *devancement du moi par le soi* (dans nos propres termes).
- d- Les déterminations actantielles (le motif *éthico-tensif*) : le « devancement de soi » place l'être-là dans une tension inquiète (la fameuse « angoisse » existentielle) qu'il cherche à résoudre, selon le cas, par résistance, résolution et maintien du devancement (régime temporel dit « authentique ») ou par abandon et détente (régime temporel dit « inauthentique »).

La confrontation entre les deux conceptions nous renvoie au clivage et à la dialectique entre les deux grands régimes ontologiques, puisque Augustin construit l'analyse du temps dans le passage d'un constat d'« inexistence » à l'élaboration d'une « expérience », alors qu'Heidegger la construit en récusant la pertinence de l'« expérience », et en projetant directement une « existence » à partir de la

postulation de l'être. Dans les deux cas, le réseau conceptuel est pourtant le même : *passions, positions d'énonciation, actes de langage, images cognitives, et figures-signes*.

Les niveaux de l'analyse temporelle

Ayant posé globalement la sémiologie temporelle comme la réunion d'un plan de l'expression (formé à partir du temps de l'expérience) et d'un plan du contenu (formé à partir du temps de l'existence), et après avoir inventorié les dimensions et instruments de l'analyse, nous sommes maintenant en mesure de préciser la hiérarchie des « composants » de l'analyse temporelle, c'est-à-dire, de fait, les niveaux de pertinence sémiotique du temps.

- 1) Les sémiotiques-objets sont caractérisées, parallèlement à leurs structures narratives et figuratives, par des *régimes temporels*.
- 2) Les régimes temporels sont analysables à trois niveaux complémentaires : par les *figures temporelles* qui les composent (les figures-signes), et qui sont des parties *iconisées* des régimes temporels ; par les propriétés non-temporelles qui les distinguent les uns des autres, et qui entretiennent des rapports *indiciels* ou *symboliques* avec le régime temporel ; par l'association de plusieurs figures temporelles et propriétés non-temporelles, qui forment des « configurations » temporelles.
- 3) Les figures temporelles (signes-icônes) sont définies de deux manières : par des traits figuratifs qui sont des parties des figures ; par des propriétés non temporelles qui ne sont pas des parties des figures.

Par exemple, le « temps avec présent » et le « temps avec instant » sont deux *régimes temporels* qui se distinguent : (i) par la présence de deux *figures* contraires (le présent et l'instant), (ii) par un certain nombre de *traits figuratifs* des figures elles-mêmes (direction, orientation et perspective) : l'« instant » comporte une seule direction, une seule orientation, avec une coupure ; le « présent » comporte une seule direction, mais deux orientations inverses, et deux coupures, l'une prospective et l'autre rétrospective ; et enfin (iii) par d'autres *propriétés* typiques du régime en général (notamment la position et l'engagement énonciatif).

Autre exemple : le « chronotype » de Gustave Guillaume est un *trait figuratif*, et il faut associer deux de ces traits figuratifs (le chronotype *ascendant* et le chronotype *décadent*) pour produire la *figure* du « présent ».

Ou encore l'« événement » : c'est une *configuration temporelle* qui, en raison de la charge affective qu'elle porte, conjugue les opérations suivantes : (i) l'apparition d'un seuil de rupture (un avant et un après), (ii) une éventuelle distension d'orientation (prospective et rétrospective), (iii) une reconfiguration des segments voisins du segment d'événement, et (iv) une contraction du « moment » en « instant ». Il fait donc apparaître des *traits temporels figuratifs* (le seuil, la distension d'orientation), et affecte la structure des *figures* temporelles.

La flèche brisée du temps : problématiques

La problématique sémiotique, ainsi située à la croisée des grandes disciplines de la temporalité, se décline alors en trois grandes questions. En matière de temps, les rapports entre expression et contenu sont-ils décidables, et sous quelles conditions ? Dans la tension fondamentale entre temps cosmique et objectif, d'une part, et temps sensible et subjectif, d'autre part, la médiation d'un « tiers temps » est-elle la seule solution envisageable ? Et comment identifier et démontrer la relation que les figures et régimes temporels entretiennent avec les axiologies et les formes de vie qui les expriment ? Ces trois questions, autour desquelles se regroupent les différentes contributions, déterminent l'organisation de l'ouvrage.

La quête des instances du temps, entre expression et contenu

Le temps représenté dans les langues et les discours peut être d'abord traité comme un contenu dont on recherche les expressions et, dans un second temps, comme une expression qui a pour contenu des figures de l'énoncé. Le temps des langues et des discours est d'emblée traité comme une propriété du signifiant des langues et il a entre autres pour contenu des figures de l'énonciation : il est alors

l'expression de contenus modaux, actantiels, énonciatifs, etc. Les expressions temporelles sont dans ce dernier cas impliquées notamment dans des systèmes semi-symboliques.

Temps représenté, temps représentant : le rapport entre temps et langage, entre temps et discours, est la marque de la fluence essentielle de la saisie temporelle. Figures de la source et de la visée étroitement imbriquées, puisque le temps peut à la fois être traité comme un contenu en quête de son expression ou comme une expression, dans une perspective alors phénoménologique, dont le contenu détournerait les modes d'apparaître des positions énonciatives (aspectuelles, modales, actantielles, figuratives).

La confrontation de descriptions linguistiques des phénomènes chroniques à travers le jeu des catégorisations temporelles, et d'analyses sémiotiques de l'expérience temporelle discursivée impliquant les dimensions narratives et passionnelles, rendrait compte de ce mouvement de balancier. Le principal résultat de ces confrontations est de rapporter les analyses temporelles aux instances linguistiques et discursives qui les fondent et qui permettent de définir les figures du temps.

INSTANCES DU TEMPS EN GÉNÉRAL

Pour **Michel ARRIVÉ**, les différentes acceptions du temps chez Saussure se rapportent à des instances méta-linguistiques : la langue, la parole, la légende. Le temps chez Saussure est d'abord celui de la parole, dont la « linéarité » n'est qu'une métaphore de sa dimension temporelle, et ensuite celui de la langue, comme vecteur du changement « diachronique ». Mais l'analyse du corpus saussurien montre que cette distinction est inspirée par un souci didactique et que, sur le fond, il s'agit du même Temps, celui qui porte les signifiants comme les signifiés, les systèmes de signes comme les discours, et qui les transforme aussi bien dans la chaîne immédiate et individuelle de la parole que dans la chaîne historique et collective de la langue.

Restent les anagrammes, qui semblent « briser » la flèche du temps, mais qui, de fait, ne font qu'en suspendre le caractère déterminant, tout en invitant à rechercher des alternatives à la chaîne contraignante des « avant » et des « après », sans la remettre en cause sur le fond. Chez Saussure, en somme, la « flèche » du temps n'est brisée qu'en tant que « cause », mais se maintient si on la conçoit seulement comme le substrat où adviennent les actes de parole et les événements qui affectent la langue. Derrière les « formes », en quelque sorte, se dessine l'unité d'une même « substance », celle d'une force transformatrice.

Jean-François BORDRON prend pour point de départ cette même substance, une « force transformatrice », pour décliner les différentes versions d'une « tectonique du temps ». Il distingue pour cela trois instances : celle de la référence temporelle, celle des formes temporelles de l'expression, et celle des pratiques temporalisantes de l'énonciation.

La première instance obéit au fonctionnement sémiotique de l'indice, en ce sens qu'elle est l'expérience d'une présence, la présence d'une force et d'une dynamique.

La seconde se décline en un parcours d'iconisation, comprenant les différentes étapes de la formation des figures d'expression : *puissance, coupure, frontière, lien, singularité événementielle*, etc. Mais l'essentiel, en cette étape, réside dans une prise de position peu commune, et fondamentale, qui consiste à décrire le temps iconique à partir de deux référentiels passionnels, celui du passé et celui du futur, et à faire du présent un simple vecteur existentiel, subissant différentes orientations par rapport aux référentiels précédents.

La troisième instance, en revanche, concerne la production des formes temporelles du contenu, et notamment, à travers l'analyse des propositions respectives de Gurvitch et de Ost, les formes de la dynamique, et celles de la méréologie temporelles. La « tectonique » du temps, en somme, étudie la formation des différentes figures du temps à partir des interactions entre une force et des formes, sous le contrôle des trois instances posées initialement.

La proposition de **Blanche-Nöelle GRUNIG** spécifie celles d'ARRIVÉ et de BORDRON, en se focalisant seulement sur les formes temporelles de l'effectuation du discours, figures qui sont à la fois pragmatiques, puisqu'elles caractérisent le faire d'une instance de production pratique du discours, et cognitives, dans la mesure où elles mettent en œuvre des opérations qui ne peuvent être attribuées qu'à une instance psychique de l'énonciation. Elle intéresse donc elle aussi le temps de la parole, mais plus précisément sous la forme du discours en acte.

Tout commence sous forme de bribes hétérogènes et mouvantes, bribes conceptuelles, iconiques, bribes de signifiants comme de signifiés, « ensemble arrêtées », et seulement soumises à une contrainte de co-présence et de disponibilité pour une éventuelle énonciation. Viennent ensuite les « prévisions de forme », soit globales (celle d'un genre ou d'un type de discours, par exemple), soit locales (celle de la première phrase et de l'« attaque » du discours). Interviennent également l'ajustement à l'interlocuteur, et le travail de la mémoire immédiate. Ces projets énonciatifs et ces divers processus ne sont pas coordonnés spontanément, et c'est justement leur synchronisation et leurs ajustements successifs qui procurent à chaque discours son « régime temporel » propre.

INSTANCES PARTICULIÈRES

Avec **Georges KLEIBER**, nous entrons dans le débat entre deux conceptions de l'imparfait de l'indicatif, et chacune des conceptions choisit sa propre instance de référence, dont découle le choix de deux types de propriétés peu compatibles. Il s'agit bien sûr d'une part de l'instance « aspectuelle », qui choisit la propriété de l'imperfectivité, et d'autre part de l'instance « méréonomique », qui sélectionne la propriété « anaphorique ».

Selon l'instance retenue, l'imparfait sera donc une manière de situer l'observateur à l'intérieur du déroulement du procès (version perspectiviste), ou une manière de situer un procès à l'intérieur d'un autre, dont il ne serait qu'une partie (version anaphorique). La thèse anaphorique récuse la valeur temporelle de l'imparfait, ou plutôt en déplace la portée : l'imparfait ne porte pas sur la continuité narrative des événements énoncés, mais sur la continuité thématique-figurative de l'énonciation ; l'imparfait servirait, dès lors, à saturer le temps du discours en acte lui-même. L'examen des diverses controverses conduit finalement à admettre, même dans les conceptions temporelles (d'un point de vue narratif) de l'imparfait, un quantum non temporel, relevant d'une mémoire discursive.

Cette première partie comprend également deux contributions singulières, eu égard aux instances invoquées, celle d'Anne SIMON et celle de Thierry CHARNAY qui, tout en visant des objectifs différents, sur des corpus étrangers l'un à l'autre, mettent en évidence le « temps du corps ».

Pour **Anne SIMON**, une des instances fondatrices du temps, chez Proust, est la chair : la chair proustienne, en effet, est le référent organisateur d'un régime temporel spécifique, et qui n'est pas seulement celui des « âges de la vie », mais aussi celui des « genres ». Le temps exige des corps pour se manifester figurativement, et par conséquent cette incarnation rend le temps accessible et saisissable ; mais, s'agissant de la chair féminine, la saisie est problématique : le temps s'inscrivant « à même la chair, posséder une femme, ce serait d'une certaine manière posséder le temps et toutes ses dimensions » ; mais si la possession amoureuse pouvait être ainsi une « possession temporelle », elle échouerait néanmoins car le corps féminin obéit à un régime temporel spécifique, celui de la protension permanente.

Quant à **Thierry CHARNAY**, c'est le temps de l'acte de narration, dans le conte populaire, qui l'intéresse. En se fondant sur la distinction guillaumienne entre les formes « perspectives » (l'imparfait) et les formes « aperspectives » (passé simple) du temps linguistique, on peut examiner les aléas perspectifs des formes temporelles du conte folklorique. Mais c'est alors le rôle du présent et les expressions formulaires qui posent problème. Le présent, en effet, ne joue plus son rôle classique d'embrayeur pris entre les deux tensions guillaumiennes, mais un rôle qu'on pourrait qualifier d'extra-temporel, puisqu'il exprime la présence, encombrante ou discrète, bienvenue ou inopportune, du corps du conteur lui-même, en somme l'irruption du « locuteur en tant qu'être du monde », un locuteur incarné et contingent.

Du côté des formules introductives, « il était une fois » exprime la tension prospective canonique, propre à toute initiative narrative. Mais la très grande diversité linguistique et culturelle de ces formules conduit à remettre en question cette valeur canonique : la tension prospective peut être tout aussi bien niée, virtualisée, mise en boucle, et, plus généralement, le temps propre au déroulement narratif, mis en crise ou en question. L'instance de référence est bien toujours le narrateur et son corps, mais avec toute la diversité des représentations culturelles et idéologiques qu'il se donne de son propre « être au monde ».

Une des questions les plus difficiles, et les plus controversées, en matière de relations entre l'expression et le contenu temporels, est celle de la préséance qu'il faudrait accorder (ou pas) au rythme sur les valeurs narratives. La thèse générale de Claude ZILBERBERG en la matière, à laquelle Jacques FONTANILLE fait écho ici-même à propos des *Illusions perdues* de Balzac, est que les variations du *tempo* sont des moments axiologiques critiques, et que, par conséquent, le rythme et les valeurs narratives sont dans un rapport de détermination de type génératif (valences rythmiques > valeurs narratives), et pas seulement de type expression / contenu, comme le suggère Jean-François BORDRON.

Jean-Jacques VINCENSINI, inspiré par les travaux de Jean PETITOT, propose une autre solution théorique. Les avatars de la « remembrance » médiévale lui permettent en effet de faire l'hypothèse d'une dynamique temporelle caractéristique des romans du cycle arthurien. Les oublis récurrents des différents personnages de ce cycle correspondent presque toujours, du point de vue narratif, à des modifications brutales du rythme des événements, et, le plus souvent, à des accidents plus ou moins dramatiques.

Or chacun de ces accidents mémoriels correspond aussi à une défaillance de la parole, de cette parole performative qui assure ailleurs la régulation des enchaînements narratifs. Tout comme dans « Mythe et oubli », chez Lévi-Strauss, les défauts de mémoire et de parole provoquent des effondrements du système global de la communication sociale. Les « saillances mémorielles » règlent les intervalles critiques de l'« aspectualité profonde » du récit, et donnent forme à une dynamique axiologique de la temporalité narrative : de contractions en étirement, en effet, les systèmes de valeurs se reconfigurent sur toutes les thématiques évoquées : parenté, guerre et paix, amours et amitiés, etc. Les variations rythmiques participent donc de l'instance des « saillances » figuratives, alors que les structures narratives et axiologiques relèvent de l'aspectualité profonde.

L'étude d'Ivan DARRAULT repose elle aussi sur la référence à plusieurs instances, mais ce sont cette fois les instances plus spécifiques de l'énonciation, et, plus précisément, les « instances énonçantes » de Jean-Claude Coquet, qui permettent de distinguer notamment entre le temps objectivisé (celui du tiers actant) et le temps subjectivisé (celui du non-sujet). Mais comme elle concerne principalement les transformations entre régimes temporels, elle trouve plus naturellement sa place dans la seconde partie de l'ouvrage.

Comme on peut le constater, la problématique temporelle réactive pleinement le débat épistémologique en sémiotique : pour que le temps puisse être constitué comme une dimension sémiotique pertinente, il faut lui affecter un certain rapport signifiant ; et pour les uns, ce rapport est celui de la sémiose (expression / contenu), pour d'autres, celui du parcours génératif (valences / valeurs) ; pour d'autres encore, celui des instances sémio-physiques (saillances / prégnances) et pour d'autres enfin, celui des instances énonçantes (prime actant / tiers actant). Mais quelle qu'en soit la forme, il s'agit toujours d'un rapport de prédication et, eu égard à la prédication et à la sémiose, le temps apparaît, à travers toutes ces contributions, comme une condition élémentaire, et comme une articulation qui touche à l'organisation des valeurs mêmes.

Dynamiques transformatrices de l'aporie temporelle : du mythique au social

Le temps est une construction, qu'il s'agisse du temps mondain, du temps de l'expérience ou du temps social et culturel. Les sémiotiques-objets instaurent leurs propres régimes temporels, les transforment, les confrontent. Globalement, cette conception ne peut être développée que si l'on renonce à une représentation linéaire du temps (le « vrai » temps), ou plutôt si on en fait l'un des régimes possibles, opposable à tous les autres. La plupart des transformations temporelles (peut-être même toutes !) exploitent la tension fondamentale entre « temps de l'existence » et « temps de l'expérience » et produisent, sous des conditions et des contraintes à définir, diverses formes d'un « tiers temps », qui peut être scientifique, mythique, liturgique, social, juridique, etc., selon les thématiques culturelles concernées.

Dans la suite des réflexions de la première partie, centrées sur le problème de la saisie de la temporalité par le langage ou à partir de lui, cette partie centrale s'attache à dégager les dynamiques tensives et transformatrices d'un temps enfermé dans la tension entre existence et « objectivité » d'une part, et expérience et « subjectivité » (et donc « intersubjectivité »), d'autre part. Le « tiers temps » social et culturel est le produit de résolution de cette tension, qui ne peut se manifester que dans les

configurations culturelles et discursives qui lui donnent consistance, et qui déterminent une voie spécifique de résolution : d'où la cohabitation et la superposition entre le temps calendaire, le temps liturgique, le temps du mythe, le temps du droit, le temps de l'histoire, le temps des âges de la vie, entre autres.

La syntaxe dialectique des confrontations entre les régimes temporels peut adopter trois formes de procès différents : (i) l'entrée dans le temps, et la sortie du temps, (ii) les passages, transitions et échanges entre régimes temporels, et (iii) la production d'un « tiers temps » ou de diverses formes de médiations.

LES ENTRÉES ET LES SORTIES DU TEMPS

Pour ce qui concerne les entrées et sorties du temps, le mythe est sans doute le corpus idéal. C'est le choix d'**Isabelle KLOCK-FONTANILLE**, qui met en lumière, à travers l'étude des formes temporelles du mythe, leur rôle dans les aléas de deux types de « contrats » différents : un « contrat naturel » entre les hommes et la nature, et un « contrat social », entre les dieux eux-mêmes. Du point de vue étymologique, les racines indo-européennes exprimant le temps évoquent diverses propriétés de la substance temporelle : segmentation et mesure, élasticité et durée vitale, intersection et conjoncture, qui renvoient globalement à deux configurations sémantiques différentes, correspondant chacune à un des deux contrats : la configuration de la force et de la vie (contrat naturel) d'une part, celle du mélange et de la coupure (contrat social) de l'autre.

Dans les mythes, l'entrée dans le « temps naturel de la vie » consiste en une segmentation de l'éternité originaire (le non-temps), puis en une périodisation. Ensuite seulement, on peut entrer dans le temps social : la norme sociale fixe les résultats de l'étape précédente, implante un présent, valorise des passés et des futurs, et engendre et régule un « mélange polychrone ». La suite de l'histoire est bien connue : quand le contrat naturel est rompu, le temps fait retour à une forme semblable à celle de l'origine (arrêt, suspension, gel du temps) ; quand le contrat social est rompu, l'univers n'admet plus le mélange polychrone, ne règle plus les relations entre positions temporelles, c'est la confusion et le chaos (sécheresse, famine, déluge, etc.).

C'est un régime polychronique du même ordre, alternant les entrées et les sorties du temps, que s'attache à montrer **Jacques ESCANDE** à travers une composition d'extraits bibliques, de la Genèse à l'Apocalypse. L'apparition du temps calendaire et ritualisé dans la Genèse est d'emblée soumise à la construction d'un temps cosmique inexorable. Mais un épisode comme celui de la Transfiguration introduit, par le biais des observateurs, une dimension nouvelle et utopique de la temporalité, transcendant les deux précédentes, celui du « Temps des rêves ». D'une autre manière, la sortie du temps s'opère à travers diverses manipulations (sur les modes esthétique de l'intensification ou cognitif de l'interprétation) qui engendrent d'autres régimes temporels : temps de l'instant, temps de l'arrêt et du « point d'orgue », qui conduit à sa version la plus radicale, celui de l'arrêt du temps dans l'Apocalypse : « il n'y aura plus de temps ».

Suivent alors deux contributions qui se concentrent sur les « sorties » du temps.

La première, celle d'**Herman PARRET**, est une réflexion sur les procédures d'éternisation du temps musical dans la production contemporaine, et plus particulièrement chez Olivier Messiaen. Entre le temps de l'événement et de l'affect d'une part, et celui de l'éternité et de l'éternel présent d'autre part, la composition musicale cherche une médiation, qui advient grâce à une esthésie musicale. La clé philosophique est dans la conception husserlienne du temps vécu : passage perpétuel, et donc, pour la conscience, *maintenant* perpétuel. La clé sémiotique se trouve en revanche du côté de la gestion de l'intensité et de l'extensité à partir du temps-affect de l'événement.

Chez Messiaen, cette expérience du présent perpétuel éternisé est produite par l'arrêt du flux, son étirement d'abord, et son figement ensuite. L'une des figures principales de cette médiation est la « polyrythmie », qui bloque la perception du flux chez l'auditeur, ainsi que toutes les sophistications compositionnelles qui rendent impossibles même la reconstitution d'une durée et d'un devenir. Messiaen nous propose en somme l'expérience de l'« embrayage ontologique » que nous évoquions plus haut, et qui fait du changement et de la transition l'essence même de l'être et de la structure.

La seconde contribution emprunte à plusieurs horizons culturels différents, pour explorer toutes les « sorties » possibles du temps. C'est celle de **Marcello CASTELLANA**, qui propose une véritable cartographie de la « réversibilité » du temps et de la contestation de son « irréversibilité ». A cet égard, l'auteur propose de renverser la perspective habituelle : ce n'est pas l'irréversibilité qui est une constante « naturelle », mais une autre représentation, à découvrir et modéliser, à partir de laquelle l'irréversibilité peut être construite par convention et par spécification.

La « présentification du passé » (dans l'eucharistie, par exemple) ; la réparation du présent grâce à la plongée dans le passé, une sorte de « passéification du présent » (dans les rites chamaniques, ou le théâtre « no ») ; l'eschatologie et sa version individuelle, le destin, qui « futurisent » le présent ; le présage et les prédictions, qui reconnaissent le futur dans les signes du présent, en sont les principales figures. Elles impliquent toutes que la construction temporelle repose non pas sur une « flèche » orientée et linéaire, mais sur deux vecteurs réversibles, respectivement entre le présent et le passé, et entre le présent et le futur, où le présent n'est en somme qu'un « passage » et un point de vue sur le vecteur sélectionné. Et il en résulte que la « flèche » irréversible du temps ne peut être qu'une construction seconde, obtenue par l'installation de la mesure et d'un attracteur suffisamment puissant pour résister à cette dissociation originaire dans le vécu culturel de la temporalité.

Si Marcello CASTELLANA classe le temps de l'eucharistie dans les formes de la « sortie du temps », c'est parce qu'il se place à une grande distance, à une distance anthropologique.

Mais pour **Louis PANIER**, qui adopte le point de vue de la micro-analyse textuelle, la distorsion imposée par la parole eucharistique au temps liturgique est une complexe « courbure ». Pour en suivre le mouvement détaillé, il reconstitue, à partir du texte des Évangiles, le parcours des énonciations propre à l'eucharistie. La parole instaurant le pain et le vin comme corps et sang invoque l'alliance passée pour en faire une figure du présent. Dans l'Évangile de Luc, cette opération est présentée comme constitutive d'un mémorial (la mémoire de l'alliance) et la répétition liturgique de cet acte de mémoire, comme l'accomplissement même du passé. Or, cette répétition, ce présent itératif, est en quelque sorte ouvert et programmé dans le présent même de la parole constitutive de Jésus, alors que cette parole décrète à la fois son propre terme (une fois l'acte accompli, ce sont les présents itératifs qui le prolongeront) et le terme de tout le processus, certes non situable sur une flèche temporelle, mais projeté dans un à-venir, celui du « Royaume du Père ».

En somme, le présent de la parole, sous toutes ses formes, se donne non pas comme un centre de référence temporelle, mais comme l'instance de reconfiguration du passé et de l'avenir, l'instance même de la « courbure du temps ».

PASSAGES ET TRANSITIONS

Ivan DARRAULT, en se fondant sur les instances énonçantes, définit deux régimes temporels principaux, et examine leurs avatars dans l'œuvre de Philippe Jaccottet. Une fois posés le temps objectivé (celui du *tiers actant*) et le temps subjectivé (celui du *non-sujet*), il reste bien sûr à comprendre à quelles conditions et avec quelles procédures on peut passer de l'un à l'autre. Ivan Darrault reconnaît donc dans la poésie de Jaccottet plusieurs tentatives de ce redoutable « passage », dont certaines requièrent l'intervention d'une troisième instance énonçante, le *sujet* proprement dit.

Selon Coquet lui-même, le passage qui conduit au temps objectivé est le plus facile : c'est une tentation permanente, un ravalement du temps de l'expérience vers celui de l'existence objective, et un abandon au tiers actant. Mais l'inverse, tout en étant théoriquement envisageable, est plus difficile, et c'est à cet autre passage que s'exerce Jaccottet, et en particulier quand le temps objectivé rencontre la mort : il lui faut alors (re)susciter une instance d'assomption, cognitive et évaluative, l'instance sujet, qui seule saura reconnaître et configurer l'expérience temporelle du non-sujet.

Quant à **Nicolas COUEGNAS**, il a choisi de confronter les formes temporelles chez Proust et Yourcenar, pour y déceler le principe d'un « passage » ménagé en forme de chiasme : ce sont les motifs du « temps historique phénoménologisé », et du « temps phénoménologique historicisé ». Il distingue pour commencer deux niveaux d'appréhension de la substance temporelle, tout d'abord celle de l'esthésie (qui produit un « temps esthétique »), et ensuite celle de la sémiologie (qui produit un « temps sémiotique »), ce qui revient à fonder plus généralement la distinction spécifique au temps,

entre le temps objectif et le temps subjectif, en les rapportant à des instances plus générales de la constitution de la signification à partir de la perception.

C'est ensuite dans l'analyse textuelle que les formes hybrides apparaissent : le temps phénoménologique est historicisé par une sémiologie qui vient fixer les produits de l'esthésie ; le temps historique est phénoménologisé grâce à une réémergence de l'esthésie à partir du temps objectif. Et c'est à ce moment que se dessine le chiasme des deux régimes temporels de l'existence (historique) et de l'expérience (phénoménologique), saisis dans leur conversion en mouvement.

Autre confrontation, celle qu'**Adeline WRONA** réalise, à l'intérieur d'une même œuvre, le dernier roman de Zola, *Le docteur Pascal*, cette fois, entre deux « genres » de discours et deux régimes temporels. *Temps épique* et *temps romanesque* : ce sont en effet deux genres, qui sélectionnent chacun un régime temporel propre. Le temps romanesque exploite des figures qui sont des « icônes » temporelles, alors que le temps épique exploite des figures qui sont des « symboles ». Le roman de Zola se réapproprie l'ensemble du cycle romanesque, en étirant le temps du récit pour le faire accéder au temps épique : ce dernier est donc à la fois « élastique », modulable à volonté, pour pouvoir accomplir une totalisation temporelle.

D'où les figures de cette médiation entre deux régimes : temps en attente, temps suspendu, temps étiré, médiation analysée à partir de trois « icônes » temporelles, la pendule, l'arbre généalogique et la pompe cardiaque, qui sont ainsi transformées en « symboles » épiques, par l'arrêt et le surplomb temporel.

MÉDIATIONS ET TIERS-TEMPS

La théorisation la plus aboutie de la médiation proprement dite, et de la production du « tiers-temps » est proposée successivement par Donald MADDIX et Claude CALAME, le premier sous l'appellation de « chronosyntonisation », et le second sous la forme des « pratiques de la médiation spatio-temporelle ».

Donald MADDIX reprend la proposition de Paul Ricœur, d'un tiers temps médiateur entre les régimes incompatibles, entre le temps cosmologique et le temps vécu, mais pour en faire un processus dynamique, au lieu d'un état statique du temps. La chronosyntonisation est ce processus, dont il explore les variétés et le fonctionnement : le « schéma eschatologique » médiéval superpose par exemple les phases du temps cosmique et celles des humeurs dans le cycle circadien, et cette synthèse se retrouve également dans les procédures alchimiques et dans les phases axiologiques du roman chevaleresque.

Mais c'est dans les « tropismes » de Nathalie Sarraute que cet héritage est à la fois le mieux exploité et bouleversé, par un éclatement des régimes temporels de la syntonisation. Et on retrouve alors les formes hybrides et parfois imprévisibles, les transitions inattendues que Nicolas COUEGNAS a également identifiées dans la production littéraire contemporaine.

Claude CALAME reprend lui aussi la proposition de Ricœur. A partir des éléments de la dialectique du temps chez Ricœur, il montre que le « tiers-temps », supposé résoudre les apories entre le temps chronique et le temps psychique, est un concept insuffisant pour rendre compte du travail interprétatif de l'historien. Il lui substitue le concept de « médiations spatio-temporelles », médiations qui constituent (et sont portées par) des pratiques sociales et discursives, et sont le mieux à même de respecter le principe de la « force poétique » qui est pour Calame la pierre de touche de la discursivité « en acte » et créative.

Et ces pratiques conduisent inéluctablement, là aussi, à des « régimes temporels » hybrides, où la représentation du temps n'obéit plus (ou au moins partiellement) à l'orientation la « flèche » : en témoigne le tiers-temps calendaire, qui synthétise des segments de succession et des phénomènes cycliques. *A fortiori* le temps énonciatif, et notamment celui du discours historique, dont l'activité configurante produit des formes composites, dont les équilibres variables et les diverses stratégies de synthèse qualifient les « régimes temporels » de chaque discours-occurrence. Dès lors, toute énonciation historique est « poétique », en ce sens qu'elle configure autour d'un régime temporel spécifique un monde possible de nature fictionnelle.

Modulations temporelles et formes de vie

Les modulations, transformations, créations, et manipulations issues des dynamiques appliquées à l'aporie temporelle se prolongent maintenant en figures et régimes temporels qui singularisent des formes de vie. Le tiers temps socio-culturel, mais aussi les formes d'entrées et de sorties du temps, des pratiques sociales et des pratiques rituelles, des productions esthétiques ou des stratégies de la communication ordinaire, tous sont susceptibles de se déployer à partir de ces icônes temporelles, notamment parce qu'elles sont des attracteurs axiologiques, de véritables filtres qui sélectionnent les bonnes valences, et plus généralement, qui sélectionnent l'ensemble des variétés catégorielles nécessaires à la constitution de formes de vie cohérentes.

Une des tâches de la sémiotique du temps est donc la description de ces « icônes » temporelles, des figures suffisamment élaborées et suffisamment stables pour devenir le noyau organisateur d'un régime temporel et d'une forme de vie toute entière.

Cette recherche s'apparente à celle de la structure élémentaire, voire de l'« étymon » temporel du discours, et elle présuppose qu'une figure « locale » peut globalement déterminer l'ensemble d'une sémiotique-objet. En matière temporelle, ce noyau organisateur peut être par exemple ce que la langue a identifié comme « instant » ou « moment ». Pour Gustave Guillaume, par exemple, ce noyau organisateur est une figure composée d'un ou deux « chronotypes » obtenus à partir d'une analyse de l'instant présent. Dès lors, les *formes de l'instant*, ces « coupes » méthodiques que nous opérons dans le flux temporel, caractérisent chacune une forme de vie, une œuvre, un genre, ou une époque culturelle.

La manière dont les figures temporelles se confrontent et se transforment les unes dans les autres peut elle aussi se révéler caractéristique d'un genre, d'une œuvre ou d'une culture. Dès lors, c'est le mouvement général du temps qui, à l'analyse, se révèle porteur des spécificités d'un régime temporel, et cela sans que l'on puisse lui attribuer un produit reconnaissable, sans qu'on puisse identifier une « icône » qui en serait le fruit canonique.

VARIATIONS SUR L'INSTANT ET LE MOMENT

L'étude que **Jacques FONTANILLE** consacre aux *Illusions perdues* de Balzac vise tout particulièrement l'émergence des valeurs dans les différentes configurations qui exploitent la figure de l'« instant ». Une des propriétés de cette figure temporelle, l'« immédiateté », est reconfigurée en trois « régimes temporels » différents et successifs dans la deuxième partie du roman de Balzac : (i) le régime de la précipitation inopportune met en scène l'« instant de la désynchronisation », (ii) le régime de la réussite accélérée et illusoire se fonde sur l'« instant syncopé » ; et pour finir (iii) le régime de la « vie au jour le jour » décline les formes de l'« instant désolidarisé ».

Chaque régime temporel repose sur un système de valeurs propres, sur une représentation typique du devenir social, et déploie ses parcours figuratifs spécifiques. Par conséquent, l'évaluation des formes temporelles donne accès aux *formes de vie* : la maladresse provinciale, la réussite sociale, la gloire, la bohème, etc. : les propriétés syntactico-temporelles des parcours narratifs sont des conditions axiologiques décisives, et en ce sens elles touchent directement aux valences, à la distribution des intensités et des quantités passionnelles, aux rythmes axiologiques, c'est-à-dire, en bref, aux conditions sensibles de la manifestation des valeurs.

C'est à partir d'un autre roman, *Mort à crédit* de Louis-Ferdinand Céline, que **Denis BERTRAND** s'attache à montrer la prégnance d'une temporalité de l'instant. Après avoir dégagé de la théorisation philosophique, dans le débat qu'engage G. Bachelard contre la prééminence de la durée bergsonnienne, quelques paramètres définitionnels de l'instant, il en rattache la « réalité » à la mise en discours elle-même pour articuler son lien avec la composante passionnelle. L'instant est ainsi étroitement associé à l'instance, qu'il permet seul de faire surgir : celle du corps ému. Le projet célinien d'une « écriture émotive » conduit ainsi à définir une esthésie de la temporalité dont l'instant, suspendant toute rétention et toute protension, est la réalisation.

Mais cette poétique temporelle de l'instant, inscrite en surface dans la syntaxe, le rythme et le phrasé céliniens, tout comme en profondeur dans les syncopes narratives, est également responsable d'effets axiologiques redoutables : l'obstruction de la mémoire – qui ne surgit que par déhiscence corporelle – ou l'absolue présentification du devenir (la mort), toutes deux dessinant les contours

d'une forme de vie. Assumant alors l'hypothèse d'un empire passionnel de l'instant, Denis Bertrand suggère, parmi les implications prévisibles de son intense production de simulacres, une interprétation possible des dérives idéologiques de L.-F. Céline.

En se fondant sur le motif scientifique du « temps contracté », **Inna MERKOULOVA** examine quelques réalisations littéraires de ce type de « moments » transformés en « instants » de haute énergie. Pour Prigogine, dans n'importe quel type de parcours, des moments d'explosion, des points de tension et de contraction extrêmes peuvent apparaître, et qui constituent des « points de bifurcations ». Ces moments ont tous pour prototype un « temps originel », dont l'énergie est maximale, et l'étendue minimale, celui, par exemple, du Big Bang en astrophysique. Lotman applique ce concept à la théorie de la culture, et interprète les moments de contraction et d'explosion comme ceux où le niveau d'informativité et d'imprévisibilité de la sémiotique est à son maximum.

Et en parcourant les œuvres de Goethe, Blok, Pouchkine et Dostoïevski notamment, Inna Merkoulova met en évidence les processus de contraction, de suspension, de saturation ou d'évidement, qui conduisent à la formation de tels instants critiques, mais aussi, plus globalement, leur rôle de régénération des valeurs. Dès lors, la quête de tels instants devient l'expression d'une *forme de vie* spécifique, celle qui considère chaque moment comme une « fête portable », dans les termes même d'Hemingway.

Le corpus de **Luis TATIT** et d'**Ivan LOPES** est très différent, puisqu'ils s'occupent de la chanson brésilienne, mais leur propos est très proche. En effet, à la rencontre entre les paroles et les mouvements de la mélodie, d'étonnantes modulations temporelles se produisent. Dans la chanson étudiée, « Olê, Olá », de Chico Buarque, l'élasticité du temps permet de suspendre la période de « bohème heureuse », de raccourcir les moments non pertinents, et d'étirer les moments recherchés ; comme la nuit est un de ces moments, le procédé consiste par exemple à accélérer l'advenue de la borne initiale (le soir), retarder l'advenue de la borne finale (le matin).

Il s'agit donc de moduler les tensions, d'un côté pour déplacer les deux bornes, et de l'autre pour adapter le rythme interne du segment temporel nocturne aux valeurs qu'on lui prête. Deux régimes temporels cohabitent, qui correspondent à deux *formes de vie* différentes, et qui l'emportent tour à tour ; la hiérarchie entre les deux systèmes de valeur se reconnaît alors aux opérations portant sur les figures temporelles : actualisation et réalisation de l'allongement et du ralentissement, virtualisation et potentialisation de la brièveté et de la rapidité.

VARIATIONS SUR LE PASSÉ ET LE FUTUR

Nous avons déjà signalé en plusieurs occasions comment, concrètement, la « flèche du temps » pouvait être « brisée », et notamment avec Jean-François BORDRON, quand la relation principale est celle qui unit le passé et le futur, de sorte que le présent, au lieu de figurer comme point de référence principal, n'est plus qu'une construction secondaire. Nous avons conclu aussi, avec Louis PANIER, Thierry CHARNAY ou Marcello CASTELLANA, que le prototype sémiotique du présent ne pouvait en aucune manière être considéré comme un point de référence sur une direction temporelle. Deux contributions exploitent pleinement les possibilités ouvertes par cette conception, en les développant comme des *formes de vie* sociale. L'une est celle de Didier TSALA, consacrée à la pratique commerciale de la « bonification », et l'autre est celle de Juan ALONSO, qui se propose d'étudier la « vengeance ».

Didier TSALA constate la prolifération d'un certain procédé de promotion commerciale, destiné à stabiliser un bassin de clientèle, et qui consiste à distribuer les bons d'achat, des cartes de fidélité, des « à valoir » et autres chèques de réduction par anticipation. Ces pratiques de « bonification » invoquent en général la « fidélisation », c'est-à-dire un simple principe de continuité et de régularité dans une série d'achats.

Mais l'acte même de bonification modifie le régime temporel du cycle des choix du consommateur, et pour le montrer, Didier Tsala invoque la dimension anthropologique du temps de l'échange. A la simple temporalité de l'échange marchand, clos par le retour du contre-don, la bonification substitue en effet un régime temporel qui s'apparente à celui du potlatch, puisque la transaction n'est jamais achevée : un cadeau « en surplus » crée une dette, qui appelle un contre-don

dans une transaction ultérieure, laquelle, à son tour, dégage un autre « à valoir », et ainsi de suite. Globalement, dans ce régime temporel particulier, l'enjeu est axiologique et passionnel, puisqu'il en va de l'honneur et du prestige du client.

Néanmoins, deux types de pratiques peuvent être distinguées grâce à l'approche sémiotique : d'un côté des cadeaux « agonistes » (la carte fidélité, la carte à points) et de l'autre les cadeaux « antagonistes » (le cadeau « en surplus » et le cadeau « à valoir ») ; seuls les seconds induisent le régime temporel du don supplémentaire et de la dette ; et les premiers projettent seulement sur la temporalité discontinue des transactions en série un régime temporel surplombant et contractuel.

Pour ce qui concerne les échanges décrits par **Juan ALONSO**, ils sont clairement antagonistes, s'agissant de vengeance, et le rapprochement entre les deux études laisse à penser qu'il serait utile de distinguer les régimes temporels propres aux structures contractuelles et les régimes temporels propres aux structures polémiques. Ici-même, Jean-François Bordron fait référence aux travaux de François Ost, où l'on constate que la plupart des grandes figures temporelles du droit (qui fondent elles aussi des formes de vie) sont des figures de résistance à l'entropie et au chaos temporel, des tentatives pour instaurer des régimes propices au contrat social. Il y a donc bien une spécificité temporelle des structures polémiques.

Car la vengeance, telle que la décrit Juan Alonso, structure le temps social, bien que l'échange ne concerne ici que des dons et contre-dons négatifs. Mais elle spécifie les figures de base de ce temps social, jusqu'à les rendre méconnaissables : il en résulte un régime temporel dont les valeurs et les affects sont spécifiques : la vengeance n'est pas l'inverse du temps social ordinaire, elle appartient de fait à une autre *forme de vie* que celle des transactions sociales. Son passé ne « passe pas », car il annule l'intervalle qui le sépare de tout présent à venir. Son futur ne vient pas non plus, car tout événement de ce futur sera réinterprété par ce passé, comme s'il ne s'était rien passé. En outre, ce « passé » à l'origine de la vengeance recule sans fin, car chaque crime de la chaîne passée est réinterprété comme une réponse à un crime toujours plus lointain. De même ce « futur » déjà écrit peut être indéfiniment étiré, de manière plus ou moins cruelle, et se prolonger sans fin. Entre une mémoire qui ne trouve jamais son origine et qui est toujours au présent, et un futur sans avenir, le régime temporel de la vengeance est par définition le régime même de la *forme de vie tragique*.

Ainsi regroupées en trois ensembles – celui de la localisation des instances et relations signifiantes génératrices de temporalité, celui des dynamiques culturelles transformatrices de l'aporie temporelle et celui des modulations discursives du temps condensant une forme de vie – les contributions à ce volume présentent une cohérence d'où émergent des éclairages parfois inattendus et peut-être prometteurs sur la temporalité envisagée dans une perspective sémiotique. Aux lecteurs de juger.

En tout cas, les travaux ici réunis montrent tout le bénéfice qu'il y a à tirer, tout d'abord, d'une critique de la conception aporétique du temps dès lors qu'on prend ancrage dans le feu croisé des relations entre temps et discours, ensuite, d'une mise en question radicale de l'orientation linéaire du temps dont la flèche ainsi se brise, et enfin du lien fondamental qui existe entre les marqueurs les plus modestes ou les plus indirects de la temporalité et la manifestation de formes de vie globales. Cette saisie de la temporalité discursive, en deçà des positions ontologiques et au-delà des seules analyses de formes temporelles, ouvre sur l'insondable richesse des versions du temps. Sur la base d'un tel constat, on pourrait alors envisager la construction d'un modèle qui expliciterait les propriétés et les règles internes de cette génération proliférante des régimes temporels.

Ouvrages mentionnés

AUGUSTIN, 1998, « La mémoire du commencement », *Confessions*, Livre XI, traduction Patrice Cambronne, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard.

GUILLAUME, Gustave, 1968, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps.*, Paris, Champion.

HEIDEGGER, Martin, 1986, *Etre et Temps*, Bibliothèque de Philosophie, Paris, Gallimard.

RICŒUR, Paul, 1983-84-85, *Temps et récit, I-II-III*, Paris, Seuil.